

Patrick Roy, Sylvain Rivière et Gilles Mathieu

Renald Bérubé

Numéro 142, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64669ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2011). Compte rendu de [Patrick Roy, Sylvain Rivière et Gilles Mathieu]. *Lettres québécoises*, (142), 48–49.

☆☆☆ 1/2

Patrick Roy, *La ballade de Nicolas Jones*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2010, 232 p., 24,95 \$.¹

Entre Pelle Lindbergh et Marie-Sarah

Un premier roman. Le premier d'une collection si bien nommée. Un beau roman, réussi, attachant, comme lancinant, qui hésite entre la hantise des échecs passés et l'espoir jamais tout à fait périmé, entre vivre ses jours par hockey interposé — le Rick Nash Blues — ou décider qu'on peut bien devenir maître de soi et chez soi.

Sans y avoir pu quoi que ce soit, il vit dorénavant sa trentaine, le Nicolas Jones, et force lui est de constater qu'en termes de contentement ou de réussite qui satisfasse, son parcours n'a rien de trop réjouissant. Sinon qu'il est blessé, « Nico », ainsi que tant de ses hockeyeurs de référence, lui qui connaît bien le hockey, présent qui ne saurait se démentir, mais qui a aimé-adoré-suivi le hockey, passé tout récent mais de prime importance.

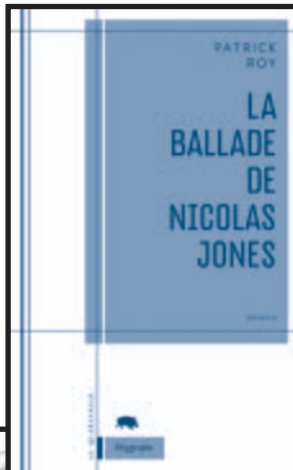
De fait et d'un point de vue lectoral, tout se joue d'entrée de jeu (!) dès l'intitulé (« Après Sundin ») du premier chapitre de la première partie du roman et dès l'épigraphe versifiée qui suit cet intitulé : « Où la soirée du hockey, / un bibelot cassé / et la gueule d'un coyote, / n'empêchent pas Jones d'errer, / une fille dans la pupille — / le Tricolore est déclassé. »

Balade et ballade

Dès l'incipit du roman, alors que ses amis Frenette et Lafleur vont suivre chez lui le match Canadiens-Leafs et assister, désarroi et colère, au triomphe des Leafs menés par la splendeur des jeux de Mats Sundin (ex-Nordique), Nicolas Jones quitte les lieux : « plus tôt aujourd'hui » (p. 17), il a rencontré Marie-Sarah dont l'image et l'attitude pleine d'attention à son égard le poursuivent, lui le « rescapé d'une catastrophe nommée Brigitte » (p. 18). « Bibelot cassé », le hockey ne saurait retenir Nicolas devant son téléviseur ; il choisit plutôt « d'errer, une fille dans la pupille », errance dans les rues de Québec qui le mène en des lieux d'amours anciennes, d'« âmes incertaines », sur un « banc du Bois de Coulonge » (p. 32) en particulier.

L'errance de Nico, sa balade en Québec constituée de retours en arrière qui ramènent à l'enfance et à tout l'antérieur à la trentaine, au père qu'on ne se souhaite pas et qu'on remplace par des amours qui finissent mal elles aussi (Anne-Marie, Brigitte) ou par un Roger Allard trahi par sa Chérie, déglingué, mais qui sait fournir à Nicolas des raisons de continuer, d'espérer. Si bien que la balade en Québec et en passé devient le sujet, le contenu même de *La ballade de Nicolas Jones* ; ce n'est pas un hasard si cette balade en passé, analepse pour parler en langage critique, évoque à la fois des *songs* / ballades de Johnny Cash ou d'Emmylou Harris, le clip Hurt surtout (p. 179-181), chanson résumant la vie

Un beau, un très attachant roman, malgré quelques longueurs ou hésitations, que cette Ballade, un roman aux promesses multiples [...].



du couple country Johnny Cash-June Carter.

Langages et temporalité

Un beau, un très attachant roman, malgré quelques longueurs ou hésitations, que cette *Ballade*, un roman aux promesses multiples ; mais il ne convient surtout pas d'insister sur ces dernières, le narrateur de la *Ballade* sachant mieux que personne ce que peut signifier, pour un jeune joueur, le fait qu'on attende de lui des réalisations qui le comparent d'ores et déjà aux exploits d'étoiles du passé. Dire donc, très simplement, que la *Ballade* sait, avec une maîtrise qu'il faut souligner, intégrer les langages de

l'affection, du sport et du country. Qui saurait dire plus ou mieux ?

Ajoutons, car il ne s'agit tout de même pas d'un roman-policier-à-fin-qu'il-ne-faut-surtout-pas-dévoiler, que Marie-Sarah l'emportera (en prolongation, pourrait-on écrire) sur le passé de Nicolas, sur les Sundin / Tricolore / Lindbergh / Nash — mieux que personne jusqu'ici au Québec, Patrick Roy sait faire parler le sport selon d'autres termes et selon d'autres visées que ceux et celles des chroniques sportives de la radio ou de la télé, chroniques aux jugements bien rétrécis, trop souvent.

Deux détails : premièrement, au bas de la première page du roman, on peut lire : « C'est un samedi crucial. Deux semaines avant la fin du calendrier régulier, et l'équipe [le CH] patauge encore » ; nous nous trouvons donc en avril (admirez le langage très commentateur

sportif / cliché du narrateur, qui peut se lire à la fois au premier et au second degré ; un plaisir). Nicolas ne regarde donc pas le match, il s'en va plutôt « errer » — et alors on peut lire ceci : « Il tombe. Son rire fouette l'air de janvier, s'atténue au bout de quelques gloussements » (p. 30), puis ceci encore : « Plus tôt dans la soirée, Alex et Félix [Lafleur et Frenette] varlopaient Sundin, qu'importe. Si seulement Pelle [Lindbergh, gardien étoile des Flyers, qui s'est tué « le 12 novembre 1985 au volant de sa Porsche 930 Turbo [p]ar excès de vitesse ou d'immortalité » (p. 35)] vivait. Si seulement Pelle, amateur de randonnée pédestre, apparaissait au tournant d'un sentier et s'adressait à lui dans ce janvier loufoque... » (p. 49). Alors, la temporalité : vers la fin du calendrier régulier de LNH ou en janvier ? Deuxièmement, en quatrième de couverture, on peut lire : « *La ballade de Nicolas Jones* raconte en parallèle les amours ratés, les humiliations et les violences... ». Amours **ratés** ? **Ratés** plutôt, ainsi que le veulent les mots *amour, délice et orgue* qui, masculins qu'ils sont au singulier, deviennent féminins au pluriel.

1. Nous nous sommes autorisé ici une licence toute littéraire en incluant un roman dans une chronique consacrée normalement à l'essai : c'est le sujet de ce récit, le sport, qui a permis cette liberté.



PATRICK ROY



Sylvain Rivière et Gilles Mathieu, *La Butte à Mathieu*,
Montréal, VLB éditeur, 2010, 176 p., 34,95 \$.

La Butte à chansons

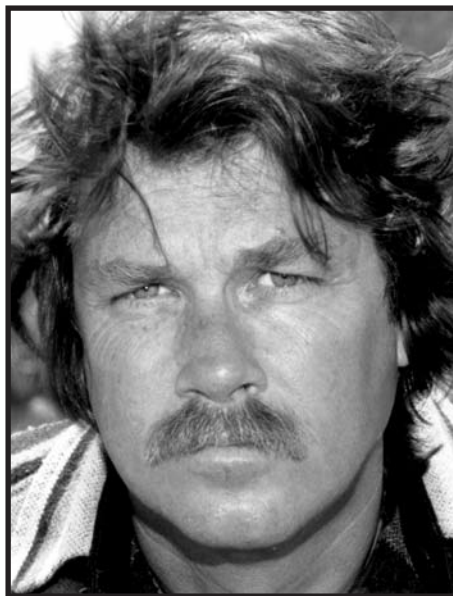
Permettez. Permettez que je me souviene et que je raconte. C'était tout au début des années soixante, je participais dans les Laurentides, avec d'autres de tout le Québec et même du Nouveau-Brunswick, à un congrès (disons) des « Escholiers griffonneurs » (ancêtre de la PEN, Presse étudiante nationale, rien de moins, à venir); un soir de détente, tout le jeune et beau monde se rendit à un spectacle de la (très jeune) Butte à Mathieu, qui mettait en vedette une « revue » de Raymond Lévesque.

Raconter La Butte à Mathieu, c'est un peu comme, comme raconter, c'est selon, soit l'histoire de la naissance et du développement de la chantante idée d'autonomie ou d'indépendance au Québec, soit l'histoire... des Canadiens de Montréal, « Sainte Flanelle » à venir, (le CH d'aujourd'hui, il nous semble, rapetisse son identité en deux lettres pour... — pourquoi au juste?), ainsi qu'elle fut incarnée par Maurice Richard puis par Guy Lafleur. La Butte, ce fut le lieu premier de nos rêves selon nos auteurs-compositeurs-interprètes (trio langagier alors inexistant), le lieu où ce qui fut sportif d'abord, le Maurice jouant de ses passions, allait devenir politique et culturel.

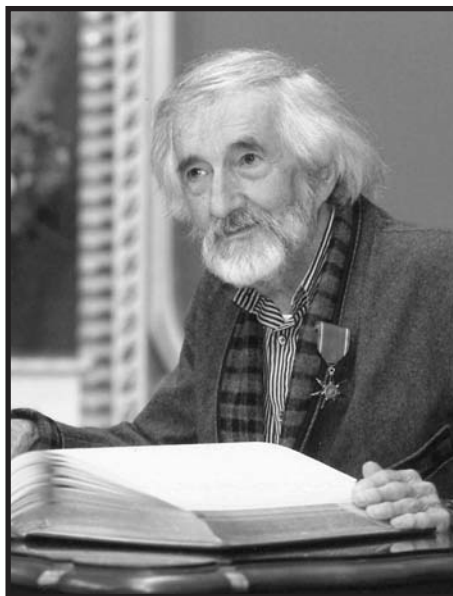
Au commencement était...

Récit d'une belle aventure, *La Butte à Mathieu* de Rivière-Mathieu se présente aussi comme un album à l'iconographie remarquable, une histoire en mots et en images de La Butte, de ses tenants et aboutissants ainsi qu'il faut les connaître pour bien évaluer à la fois le parcours de ladite Butte et celui de ce qui allait la continuer alors même qu'elle pouvait croire à la fin de son aventure. L'ancêtre de toutes les boîtes à chansons québécoises, ce fut la Butte; qui tout autant leur donna lettres de noblesse et assura le développement de ce qu'il faut bien nommer une progéniture. Signataire de la « Préface », Jean-Paul Filion intitule celle-ci « Au commencement était la Butte à Mathieu »: il a bien raison, un Verbe chanté a trouvé là son terreau de naissance.

La Butte vint au monde selon Mathieu en 1959; les ans et les âges agissant pour le pire comme pour le mieux, ses bâtisses se perfectionnèrent (vous souvient-il des raides chaises de bois des débuts?) et se multiplièrent: il y eut La Butte I, puis La Butte II, jusqu'à ce que, le développement culturel subventionné advenant et de grandes salles nouvelles permettant de plus vastes auditoires, la Butte se retrouve comme isolée et sans défense dans son Nord: « Déjà, quand la Place des Arts a ouvert ses portes [en 1963], les chanteurs qui s'y produisaient devaient s'engager à ne pas faire la Butte entre six mois et un an avant de faire la Place des



SYLVAIN RIVIÈRE



GILLES MATHIEU

Un album nécessaire, qui arrive à un moment où la mémoire a besoin de rappels. Les intervenants sont nombreux dans cet ouvrage, de Claude Gauthier à Denise Guénette qui rendent hommage à Mathieu (Gilles) dont les propos sont, tout au long de l'ouvrage, anecdotes et tout, fort pertinents.

Arts. Les chansonniers ne faisaient maintenant que des grandes salles, réclamant de meilleurs cachets.» (p. 95)

Raymond Lévesque

On est loin de l'époque, pourtant la même, où Félix Leclerc puis Gilles Vigneault puis Yvon Deschamps acceptaient de donner un deuxième ou troisième spectacle le même soir parce que trop de gens n'avaient pu entrer dans la (petite) Butte. Dernier spectacle: en 1976, un hommage à Raymond Lévesque, « assurément l'artiste qu'on identifie le plus avec la Butte, justement à cause des revues qu'il y présentait année après année » (p. 61), avec Gaston Miron dans le paysage, lui le fils des Pays d'en Haut, pays de la Butte. En 1977, les propriétaires des Deux Pierrots (Rochette et David) tenteront de redonner vie au lieu déjà mythique (p. 95); rien n'y fera, la Butte sera démolie en 2006 — mais les mythes ont vie pérenne, même quand leur lieu d'ancrage a achevé sa durée.

Un album nécessaire, qui arrive à un moment où la mémoire a besoin de rappels. Les intervenants sont nombreux dans cet ouvrage, de Claude Gauthier à Denise Guénette qui rendent hommage à Mathieu (Gilles) dont les propos sont, tout au long de l'ouvrage, anecdotes et tout, fort pertinents. Si la discographie est nette, l'Annexe 1 des « artistes qui se sont produits à la Butte » n'est pas toujours de compréhension assurée. Et quand on lit l'Avant-dire de Sylvain Rivière, « De la chanson à répondre à la chanson à répandre... », bel intitulé, on se prend à songer à ce que le regretté Bruno Roy aurait pu y raconter. 